

XII

M 4 F

Séminaires de textes freudiens

Docteur J. LACAN

Mercredi 9 mars 1955

Nous allons essayer aujourd'hui de faire quelque chose, malgré ma fatigue (je suis un peu éprouvé par une grippe).

Nous sommes toujours à méditer sur le sens concret des diverses conceptions chez Freud de l'appareil psychique, qui à travers son oeuvre se présente comme explication nécessaire toujours répondant pour lui à de très difficiles exigences de cohérence interne, explication nécessaire de certaines phases des faits cliniques, d'abord au moment où lui-même est le seul et le premier à s'essayer de se retrouver, puis ensuite à travers les modifications de conception et de technique que font autour de lui ceux qui le suivent, c'est-à-dire la communauté analytique.

En somme, la "Traumdeutung" est l'explication de l'appareil psychique tel que vous l'avez vu la dernière fois, avec Vallabrega, d'une façon qui paraissait peut-être aride, nous étions confrontés avec cette difficile question de la régression, telle qu'elle est d'abord engendrée par les nécessités du schéma même.

Il faut lire les lettres à Eliass pour savoir combien pour Freud ça a été un travail d'engendreront difficile, et - comme je disais tout à l'heure - plein d'exigences internes, qui vont chez lui jusqu'au plus profond, que d'obtenir des schémas rigoureux, c'est-à-dire permettant d'éliminer soit des absurdités ou des contradictions internes trop grandes. Et là il est exigeant. Je ne crois pas que ce soit parce qu'il est dans l'hypothèse où il est permis de laisser les choses floues, quand on fait une hypothèse sur la quantité, il faut voir le retentissement sur la notion de qualité. Et je ne crois pas que l'une et l'autre soient exactement compatibles, à partir du moment où l'on a préféré l'une à l'autre pour certaines commodités de la formulation, c'est ce qui a engendré cette complication première, c'est-à-dire tout à fait fondée : le premier schéma, celui du "Project", sur lequel nous avons simplement insisté, mais sur lequel nous aurons encore à revenir. C'est à une relative simplification de ce premier schéma que nous devons les difficultés du second, à savoir cette dissociation de la perception et de la conscience, qui oblige en somme à introduire l'hypothèse d'une régression, à propos du caractère figuratif, (imaginaire, comme nous disons) , de ce qui se produit dans le rêve. Evidemment, si le terme d'imaginaire avait pu être employé à ce moment-là, cela aurait levé beaucoup de difficultés et contradictions.

Mais ce caractère figuratif étant conçu comme participant du perceptif, le trait justement de la qualité visuelle, notamment, étant ce qu'il a promu comme équivalent au terme perceptuel, d'autre part, il est clair que la façon de proposer le schéma, telle qu'elle est élaborée, construite dans ce chapitre de la

- 3 -

"Traumdichtung", amène la nécessité de proposer, dès le niveau topique, une hypothèse contre celle-ci :

L'état de rêve ne permettant pas la succession temporelle normale des processus, c'est-à-dire allant jusqu'à la décharge motrice, c'est là qu'il faut chercher l'explication d'une sorte de retour en arrière du processus de l'influx intentionnel, et par ce retour en arrière l'apparition de son caractère imagé.

C'est en cela, en somme, que tient cette hypothèse, et la régression est tellement importante, parce qu'aussi bien nous y voyons la première formulation théorique ferme de ce qui, d'une façon parallèle, analogue, est ensuite admis tant sur le plan formel que sur le plan génétique, historique. C'est-à-dire la régression au premier stade du développement de l'individu, notion qui domine, vous le savez, beaucoup de nos conceptions, en regard à ce qu'est la névrose, d'une part, ^{et} à ce que produit d'autre part le traitement.

En bien le fait de questionner tout à fait au départ, les exigences de s'en sortir, de cette notion, ~~afin~~ facilitée. Son entrée en jeu, qui paraît maintenant si familière, n'est pas tellement quelque chose qui aille de soi. Que les choses puissent aller ainsi à l'envers, c'est ça le sens du terme régression. C'est là que nous en sommes.

Pour vous mettre sur le chemin du passage de ce schéma, que j'ai appelé simplifié, ou second schéma, celui que nous avons vu se réduire à cette série d'étapes, de couches, représenté au tableau (schéma bien connu de la "Traumdichtung"). Pour vous faciliter le passage de ce schéma à celui qu'implique le développement ultérieur de la théorie de l'appareil psychique dans Freud, normalement

celui qui va être centré autour de la conception du narcissisme.

Je vais vous proposer aujourd'hui une petite épreuve, à propos du travail du rêve. Le rêve initial, le rêve des rêves, celui de l'injection d'Irma, auquel Freud a toujours accordé la plus grande importance, nous en voyons témoigner à plusieurs endroits du texte, - d'une analyse aussi exhaustive que possible, et auquel, quand il veut reprendre un point d'appui, il revient, très souvent, dans l'intérieur même du livre, et à une certaine reprise particulièrement longuement. /

(Je vous signale que c'est au niveau de l'explication de l'introduction qu'il donne de la notion de condensation)

Eh bien, ce rêve, nous allons le prendre, si vous voulez, avec notre point de vue de maintenant. Quand nous faisons cela, nous faisons une chose à quoi nous avons pleinement droit, bien entendu, à condition de ne pas en faire mauvais usage; en d'autres termes, de ne pas vouloir refaire dire à une première étape de la pensée de Freud ce qui est dans la dernière, et bien plus encore les accorder les unes avec les autres à notre façon.

Je vous signale en passant, parce que c'est un trait auquel n'ont pas manqué de s'abandonner certains auteurs, et en en faisant un usage assez candid^{te}; normalement on peut trouver sous la plume d'Hartman cette notion qu'après tout les conceptions de Freud ne s'accordent pas tellement bien que cela entre elles; et elles ont besoin - le terme lui échappe, je le regrette pour lui, ce n'est pas moi qui je lui fais dire; je ne n'attendais pas de lui un tel témoignage - d'être synchronisées. Les effets de cette synchronisation de la pensée de Freud sont très précisément

ce qui rend nécessaire un retour aux textes. Car à la vérité la synchronisation me paraît en cette occasion apporter en soi un fâcheux écho de mise-au-pas. Il ne s'agit pas de synchroniser les différentes étapes de la pensée de Freud, ni même de les accorder. Il s'agit de voir à quelle unique et constante difficulté le progrès fait de contradictions de ces différentes étapes de la pensée de Freud répondait. Et, à travers cette succession d'antinomies qu'elle nous présente toujours à l'intérieur d'entre elles et entre elles, à nous affronter à ce qui est proprement l'objet de notre expérience.

En d'autres termes, vous allez le voir tout de suite apparaître, je ne suis pas le seul à avoir une idée, parmi les gens qui ont fonction d'enseigner l'analyse et de vous former comme analystes, à avoir eu l'idée de reprendre le rêve de l'injection d'Irma. Un homme qui s'appelle Erickson, et se qualifie lui-même comme tenant de l' "Ecole culturaliste" (grand bien lui fasse), est une certaine façon de mettre dans l'analyse l'accent sur le matériel culturel, ce qui pousse à orienter l'attention vers quelque chose qui n'était certes pas reconnu jusque-là - je ne sache pas que Freud l'ait jamais négligé, ni ceux qui peuvent se qualifier comme spécifiquement freudiens, ce qui, dans chaque cas, relève du contexte culturel dans lequel le sujet est plongé. La question est de savoir l'importance de tout premier plan tout à fait prévalent ou non que l'on doit donner à cet élément dans la constitution du sujet. Laissons de côté pour l'instant les discussions que cela peut soulever, et voyons à quoi cela aboutit.

À propos du rêve de l'injection d'Irma, cela aboutit à certaines remarques que j'essaierai de vous pointer, au fur et à mesure pour autant que j'aurai à les rencontrer dans l'essai de

- 6 -

de ré-analyse que j'essaierai de faire aujourd'hui, certaines remarques pertinentes, mais qui ne répondent pas, je crois à ce culturalisme. D'un autre côté, je suis étonné de voir que ce culturalisme converge assez singulièrement avec quelque chose d'autre que j'appellerai un psychologisme, et qui consiste (vous verrez toute la question autour de laquelle pivote notre recherche) à tâcher, en somme, de recomprendre tout le texte analytique, quel qu'il soit, en fonction d'une recherche, qui devient la recherche centrale, la préoccupation majeure des analystes - et ce n'est pas pour rien que j'ai nommé Hartman; ce n'est pas le simple désir de persifler sa synchronisation! - à savoir : les différentes étapes du développement de l'ego.

Le rêve de l'injection d'Irma nous livre tellement de choses. On cherchera à le comprendre en tant qu'étape du développement de l'ego de Freud; par exemple, ego qui a évidemment droit à un respect tout à fait particulier, car c'est l'ego d'un grand créateur, et c'est au moment éminent de cette capacité créatrice que nous essaierons de situer ce rêve. Bien entendu, ceci a tout l'intérêt possible. Et à la vérité il ne peut pas dire non plus que ce soit quelque chose qui soit un idéal faux. Bien sûr, il doit y avoir une psychologie du créateur. Mais est-ce la leçon que nous avons à tirer de l'expérience freudienne, et plus spécialement si nous la regardons à la loupe de ce qui se passe au niveau du rêve de l'injection d'Irma ? C'est ce que nous allons tâcher de voir!

Vous sentez bien que si ce point de vue est vrai, tout ce que je vous dis, tout faux ce qui est l'essence de la découverte freudienne, qui est essentiellement le décentrement du sujet par rapport à cet égo, est faux, nous pouvons en fin de compte revenir à la notion que tout se situe et se centre par rapport à une sorte

de développement ~~extrêmement~~ typique, idéal, de l'ego, si c'est ce que découvre l'analyse, tout ce que je vous dis est faux.

Inversement, si ce que je dis est faux, il devient extrêmement difficile de lire le moindre texte de Freud en y comprenant quelque chose.

Nous allons en faire l'épreuve, précisément sur le rêve de l'injection d'urina. Je crois que nous avons le droit de le faire, étant donné l'importance que Freud donne à ce rêve. Au premier abord, on pourrait s'en étonner. Qu'est-ce que Freud, en effet, tire de l'analyse de ce rêve? Il en tire cette conclusion, cette vérité, qu'il pose comme première, que le rêve est toujours la réalisation d'un désir d'un souhait.

Ce rêve, je vais rapidement vous en faire rappeler le contenu. J'espère que ^{pour} beaucoup d'entre vous le fait de ré-évoquer le contenu vous ré-évoquera du même coup l'analyse. Vous l'avez lue assez de fois pour que ça signifie tout de suite pour vous toute l'analyse attachée autour; j'aurai à m'y référer sans cesse.

Vallabrega va vous lire le texte du rêve :

"Un grand hall - beaucoup d'invités, nous recevons. - Parmi ces invités, Irma, que je prends tout de suite à part, pour lui reprocher, en réponse à sa lettre, de ne pas avoir encore accepté ma "solution". Je lui dis : "Si tu as encore des douleurs, c'est réellement de ta faute". Elle répond : "Si tu savais comme j'ai mal à la gorge, à l'estomac et au ventre, cela m'étrangle." Je prends pour et je la regarde. Elle a un air pâle et bouffi; je me dis : n'ai-je pas laissé échapper quelque symptôme organique? Je l'amène près de la fenêtre et j'examine sa gorge. Elle manifeste une certaine résistance comme les femmes qui percent un dentier. Je me dis : pourtant elle n'en a pas besoin. - Alors, elle ouvre bien la bouche, et je constate, à droite, une grande tache blanche, et d'autre part j'aperçois d'extraordinaires formations concouronnées qui ont l'apparence des cornets du nez, et sur elles de larges eschares blanc grisâtre. - J'appelle aussitôt le Docteur M., qui à son tour examine la malade et confirme. Le Docteur M. n'est pas comme d'habitude, il est très pâle, il boite, il n'a pas de barbe... Mon ami Otto est également là, à côté d'elle, et mon ami Leopold la percute par dessus le corset; il dit : "Elle a une ratité à la base gulaire", et il indique aussi une région infiltrée de la peau au niveau de l'épaule gauche (c'est que je constate comme lui,

- 8 -

malgré les vêtements)... M. Dit : "Il n'y a pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien; il va s'y ajouter de la dysenterie et le poison va s'éclaircir." Nous savons également, d'une manière directe, d'où vient l'infection. Mon ami Otto lui a fait récemment, un jour où elle s'était sentie souffrante une injection avec une préparation de propule, propulène... acide proprionique... triméthylamine (dont je vois la formule devant mes yeux, imprimée en caractères gras)... Ces injections ne sont pas faciles à faire... il est probable aussi que la seringue n'était pas propre."

Je vous rappelle les antécédents du rêve, et ce que signifie Irma.

Irma est une malade amie de la famille de Freud. Il est donc vis-à-vis d'elle dans la situation particulièrement délicate où est l'analyste avec les personnes qu'il soigne dans un cercle interne de ses propres connaissances, et nous savons qu'en soi-même la chose est toujours à éviter. Nous sommes beaucoup plus avertis qu'à cet état préhistorique de l'analyse de ce qu'on appelle les difficultés dans ce cas d'un contre-transfert.

C'est bien en effet ce qui se passe. Freud a de grandes difficultés avec Irma. Comme il nous le signale dans les associations du rêve à ce moment, il en est encore à penser que quand le sens inconscient du conflit fondamental de la névrose est découvert, on n'a qu'à le proposer au sujet, qui accepte ou n'accepte pas; s'il n'accepte pas, c'est sa faute, c'est un vilain, un méchant, un mauvais patient. Il ne s'agit que de ça dans l'analyse. Je/force rien : il y a les bons et les mauvais patients. Quand il est bon, il accepte, et tout va bien.

Cette notion, Freud nous la rapporte avec un humour voisin de l'ironie un peu sommaire que je fais sur ce sujet. Il dit d'ailleurs que cette conception il peut simplement bénir le ciel de l'avoir eue, à cette époque, car elle lui a permis de vivre.

Donc, il est en grande difficulté avec Irma, qui est

certainement améliorée, mais qui conserve certains symptômes, et particulièrement une tendance au vomissement - si mon souvenir est bon - chose certainement fort pénible. Il vient à ce moment-là d'interrompre le traitement, et vient d'avoir des nouvelles par l'ami Otto. C'est celui dont, autrefois - quand nous parlions de tout autre chose, - j'ai souligné ici qu'il est très proche de Freud; mais ça n'est pas un ami intime, au sens où il serait un familier des pensées de celui qui est déjà un Maître. C'est un brave Otto, un Otto qui soigne un peu toute la famille, quand on a des rhumes, des choses qui ne vont pas très bien, qui d'ailleurs fréquente aussi la famille, et qui, vous allez le voir, joue dans le ménage le rôle du célibataire sympathique, bienfaisant, donneur de cadeaux. Tout cela non sans provoquer une certaine ironie amusée de la part de Freud.

"Otto en question, pour lequel il a une estime de bon aloi, mais moyenne, lui rapporte des nouvelles de la normée Irma, et lui dit que somme toute ça va, mais pas si bien que ça. Et à travers les intonations de l'Otto, Freud croit sentir qu'en somme il est quelque peu désapprouvé par le cher ami Otto, plus exactement qu'Otto a du quelque peu participer aux gorges chaudes de l'entourage, voire à l'opposition qu'il a rencontrée à propos de cette cure imprudemment entreprise sur un terrain où il n'est pas pleinement maître de manoeuvrer comme il l'entend.

C'est bien de cela qu'il s'agit, car Freud a le sentiment qu'il a bien proposé à Irma la bonne solution ("Lösung") - mot qui a la même ambiguïté en allemand qu'en français : solution qu'on injecte, et la solution de conflit se confondent et se recouvrent sur le même terme; et c'est en cela que le rêve de l'injection d'Irma prend déjà son sens symbolique. - A propos de cette Lösung, nous allons voir, à la fin surtout, se rapprocher de plus en

plus d'une injection, c'est bien de cela qu'il s'agit et que nous partons. Et au départ Freud est fort mécontent de son ami. Mais s'il en est mécontent, c'est qu'il est encore bien plus mécontent de lui-même, non seulement quant aux résultats obtenus, mais il va jusqu'à remettre en doute et le bien-fondé de la solution qu'il apporte et le bon apport de la dite solution, même peut-être le principe même du traitement, puisqu'aussi bien, pour lui, tout est encore en question de la valabilité de ce traitement des névroses. Il est en somme au stade expérimental. (1895), où il fait ses découvertes majeures, et parmi lesquelles l'analyse de ce rêve qui lui paraîtra toujours si importante que plus tard, en 1900, il écrira dans une lettre à Fliess, juste après la parution du livre où il le rapporte, expérience décisive. Il s'amusera (mais ses façons de s'amuser ne sont jamais tellement gratuites) à évoquer: peut-être un jour on mettra sur le seuil de la maison de campagne de Bellevue, (où se passe ce rêve) : "ici, le 24 juillet 1895, pour la première fois l'énigme du rêve a été dévoilée par Sigmund Freud".

Il est donc à la fois plein de confiance, et juste avant la crise de 1897, dont nous trouvons trace dans la lettre à Fliess, où il pense à un moment qu'il a reconnu tous les problèmes concernant la névrose, que toute la théorie du trauma, qui est centrale pour la genèse de sa conception sous la forme de la séduction, est à rejeter, et par conséquent du même coup tout l'édifice s'écroule.

Freud est donc dans une période créatrice. Mais d'autre part extrêmement ouverte à la certitude, au doute, qui est même ce qui caractérise tout son progrès de la découverte.

Ce simple petit choc de ce qui est perçu à travers la voix d'Otto de désapprobation est ce qui va être la mise en branle, le mobile, de ce qui va déclencher tout le rêve.

Dès 1892, (je vous le signale), Freud, dans une lettre à sa fiancée, remarquait que ce qui venait dans les rêves - ça vaut la peine de le noter; j'ai trouvé ça comme ça - ce n'étaient pas tellement les grandes préoccupations du jour que les thèmes qui ont été amorcés puis interrompus, cette espèce de côté sifflet coupé de la parole. C'est une des choses qui ont le plus frappé Freud précocement, et que nous retrouvons sans cesse dans ses analyses, que quoi que ce soit qui se passe dans l'ordre de ce qu'on peut appeler psycho-pathologique de la vie quotidienne. (Vous vous rappelez sans doute quand je vous ai parlé de l'histoire du 'l'oubli du nom de l'auteur de la fresque d'Orvietto): C'est en raison aussi de quelque chose qui n'est pas complètement sorti pendant la journée; et on le retrouve sans cesse.

Ici, c'est bien loin d'en être ainsi. Freud s'est mis au travail le soir après dîner, et fait tout un résumé à propos du cas d'Irma, de façon à remettre les choses au point, et au besoin justifier de la conduite générale du traitement.

Là-dessus, la nuit vient. Et nous assistons à ce rêve.

Je vais tout de suite au résultat. Freud considère, semble-t-il, et d'une façon qui nous frappe -(vous allez voir pourquoi)- comme un grand succès d'avoir pu expliquer dans tous ses détails ce rêve, par le désir de se décharger de la responsabilité dans l'échec du traitement d'Irma. Il le fait dans le rêve - lui, comme artisan du rêve - par des voies multiples, tellement multiples que, comme il le remarque avec son humour habituel, cela ressemble beaucoup à l'histoire de la personne à qui on reproche d'avoir rendu un chaudron percé, et qui répond : 1°) il l'a rendu intact; 2°) il était déjà percé quand il l'a emprunté; 3°) il ne l'a pas emprunté. Chacune de ces explications serait parfaitement valable; mais l'ensemble ne peut en

aucune façon nous satisfaire. ☺

C'est ainsi que serait conçu ce rêve, dit Freud. Et, bien entendu, ça n'est que trop évident qu'il y a là un fil commun, trame de tout ce qui apparaît dans le rêve.

La question est plutôt celle-ci : Comment Freud se contente-t-il - étant donné le développement ^{qu'}ultérieurement a pris pour lui la théorie du rêve : qu'il y a dans le rêve un certain nombre d'éléments qui sont en continuité, (il y a le texte du préconscient), qui sont dans le rêve fondamentalement animés par le désir inconscient, ~~et~~ - qu'en somme pour le pondre pas de sa démonstration de la "Traumdeutung", comment se contente-t-il de nous montrer un rêve entièrement expliqué par la satisfaction d'un désir qu'on ne peut pas appeler autrement que préconscient? car ce désir de se justifier de l'échec du traitement d'Irma est quelque chose qui, en effet, est non seulement préconscient, mais tout à fait conscient, puisqu'il a passé la veille au soir ~~à faire~~ quelque chose qui réduit tout le traitement d'Irma, c'est-à-dire justement de se justifier aussi bien de ce qui va que de n'expliquer ce qui peut ne pas aller, mettre noir sur blanc ce qui semble avoir motivé toute sa conduite.

Freud ne semble donc pas au premier abord avoir du tout exigé pour l'établissement de cette formule qu'un rêve est dans tous les cas la satisfaction d'un désir autre chose que la notion la plus générale du désir, sans se soucier plus avant de la situation de ce désir, de savoir (comme je vous le disais à l'orée de notre dernière rencontre) ce qu'est ce désir; ou même - pour nous en tenir à quelque chose de plus familier - d'où vient ce désir : de l'inconscient ou du préconscient ?

Rappelez-vous que Freud pose sa question ainsi dans une note que j'ai lue la dernière fois. Qui est-il, ce désir inconscient ?

Qui est-il, lui qui est repoussé et fait horreur au sujet? Quand on parle donc d'un désir inconscient qu'est-ce qu'on veut dire? Pour qui ce désir existe-t-il.

En fin de compte c'est bien à ce niveau que va s'éclairer pour nous le fait pur de l'immense satisfaction qu'apporte à Freud cette solution qu'il donne au rêve. Car pour donner nous-mêmes son plein sens au fait que ce premier rêve interprété joue ce rôle décisif dans l'exposé de Freud, il faut que nous y ajoutions cette cote spéciale précisément de l'importance - et je dirai d'autant plus significative qu'elle nous apparaît paradoxale - que lui donne Freud. Car au premier abord on pourrait presque dire que la porte qu'il enfonce n'était pas tellement prête d'être une porte ouverte, puisqu'il s'agit, en fin de compte, de désir préconscient; il n'a pas fait le pas décisif apparemment. Mais il a le sentiment de l'avoir fait, puisqu'il en fait le rêve des rêves, le rêve initial, typique. C'est ce qui est important, c'est qu'il ait le sentiment de l'avoir fait, et il ne démontre que trop par la suite de son exposé qu'il l'a fait. S'il a le sentiment de l'avoir fait, c'est qu'il l'a effectivement fait.

Entendez que je ne suis pas en train de refaire l'analyse du rêve de Freud après Freud lui-même. Ce serait tout à fait absurde. Pas plus qu'il n'est question d'analyser des auteurs défunts, il n'est question d'analyser mieux que Freud son propre rêve. Quand Freud interrompt les associations, il a ses raisons pour cela; et il nous dit "Ici, je ne peux pas vous en dire plus long, car quand même je vous en donne déjà assez, je ne veux pas vous raconter toutes les histoires de lit et de pot de chambre", ou bien il dit nettement "Ici, je n'ai plus envie de continuer à associer". Tout cela est noté à l'intérieur de ce texte.

Il ne s'agit donc pas d'exégéter, d'extrapoler là où Freud s'interrompt lui-même, mais de prendre, nous, cet ensemble dans lequel nous sommes ~~sûrs~~ sur une position différente de Freud, car enfin il ne faut pas oublier qu'il y a deux choses : 1°) faire le rêve; 2°) l'interpréter; c'est une opération dans laquelle nous intervenons. Mais n'oubliez pas que dans la plupart des cas nous intervenons aussi dans la première; car ce que nous faisons dans une analyse n'est pas simplement interpréter le rêve du sujet (si tant est que nous l'interprétons!), mais comme nous sommes déjà à titre d'analystes dans la vie du sujet, nous sommes déjà dans son rêve.

Si vous vous rappelez ce que dans la conférence inaugurale de cette société je vous évoquais, comme petit symbolisme, à propos du symbolique, de l'imaginaire et du réel, des choses sur lesquelles je ne suis jamais revenu, qui consistaient à se user sous forme de petites lettres et de grandes lettres:

IS : mettre le symbole sous forme d'image, imaginer le symbole,

mettre le discours symbolique sous forme figurative : le rêve

SI : symboliser l'image : faire une interprétation de rêve.

Seulement, pour cela il faut qu'il y ait une réversion, que ce symbole soit symbolisé; c'est-à-dire qu'au milieu il y a la place pour comprendre ce qui se passe dans cette double transformation.

C'est simplement ça que nous allons essayer de faire : prendre l'ensemble de ce rêve et l'interprétation qu'en donne Freud, et voir ce que ça signifie, dans l'ordre du symbolique et de l'imaginaire.

Nous avons la chance que le fameux ^{réel} ~~réel~~, dont nous parlons tout le temps, et dont vous ne constateriez que trop que nous ne le manions qu'avec le plus grand respect - parce qu'il s'agit d'un ^{réel} ~~réel~~ - n'est pas dans le temps.

C'est très simple à remarquer et constitue précisément l'originalité du rêve. Le rêve n'est pas dans le temps.

Il y a quelque chose de tout à fait frappant, qu'aucun des auteurs en question n'a remarqué dans sa purté, non pas qu'ils ne s'en soient pas approchés, M. Erickson s'en approche, mais malheureusement son culturalisme n'est pas pour lui un instrument aussi efficace qu'on pourrait le souhaiter. Le dit culturalisme le pousse à poser le problème soi-disant de l'étude du contenu manifeste du rêve. Ce contenu manifeste du rêve mériterait d'être remis au premier plan, nous dit-il. Là-dessus, discussion fort confuse, qui repose sur la notion de superficiel et de profond, dont je vous supplie toujours de vous débarrasser et n'y plus penser; il y a là une considération sur la profondeur du superficiel, où je dois dire, quant à moi, prenant les choses sous le jour de l'humour, et comme Molière le dit dans les "Faux-Monnayeurs", "il n'y a rien de plus profond que le superficiel", parce qu'il n'y n'y a pas de profond du tout. Nous allons en effet le voir. Ce n'est pas là qu'est la question.

La question est ceci : il faut d'abord partir du texte, en en partir comme Freud le conseille, en montrant lui-même qu'il le fait : comme d'un texte sacré. L'auteur, le scribe n'était qu'un scribouillard, et il vient en second. Les commentaires des écritures ont été irrémédiablement perdus le jour où on a voulu nous faire la psychologie de Jérémie, Isaïe, voire Jésus-Christ. C'est du même ordre que ce que je suis en train de vous raconter. Quand il s'agit de nos patients, je vous demande de porter plus d'attention au texte qu'à la psychologie de l'auteur. C'est tout le sens et l'orientation de mon enseignement.

Eh bien, prenons ce texte. Exactement il nous mène à ce qui est essentiel dans l'analyse.

- 16 -

Prenons ce texte. Il y a deux étapes. Il y a un acmé qui est ceci. D'abord, Freud est là. M. Erickson attache une grande importance au fait qu'au départ il dit "nous recevons". Au départ, il serait un personnage double; il reçoit, il n'est pas tout seul, il reçoit avec sa femme. Et en effet il est là aperçu, il s'agit d'un anniversaire. C'est une petite fête qui est attendue pour quelque chose, et où Irma, l'amie de la famille, doit venir.

Je veux bien, en effet, le "nous recevons" pose Freud dans son identité de chef de famille, ce nœud paraît pas être quelque chose qui implique une bien grande duplicité de sa fonction sociale. Car on ne voit absolument pas apparaître la chère Frau Doktor, pas une minute. Dès qu'il apparaît, Freud entre dans le dialogue, le champ visuel se rétrécit. Il prend Irma et commence à lui faire des reproches, et à l'invectiver, lui dire "c'est bien de ta faute; si tu n'écoutais ça irait mieux". Inversement, Irma lui dit : "Tu ne peux pas savoir comme ça fait mal ici et là, et là : gorge, ventre, estomac". Et puis elle dit que cela lui "Zusammenschäüren" (étouffer); ce Zusammenschäüren lui paraît vivement expressif, je lui attache une certaine expression,

C'est autrefois, on avait trois ou quatre personnes qui tiraient sur les cordons du corset pour le serrer.

Et alors Freud, quand même, est assez impressionné par tout cela. Il commence à manifester quelque inquiétude. Il l'attire vers la fenêtre, et lui fait ouvrir la bouche.

Tout cela, donc, est sur un fond de discussion et de résistance, mais résistance qui n'est pas simplement résistance à ce que Freud propose, mais aussi à l'examen.

Tous ces mots valent d'être dits en allemand; on les traduit

- 17 -

en anglais et en français par hérésie. Il s'agit là en fait de résistance, du type résistance féminine; et aussi bien les auteurs passent là-dessus, faisant entrer en jeu toute la question de la psychologie féminine dite victorienne. Car il est bien certain que les formes ne nous résistent plus; ça ne nous excite plus, les formes qui résistent; quand il s'agit de résistance féminine, c'est toujours ces pauvres formes victorienne, qui sont là, à concentrer sur elles leur reproches. C'est assez amusant. Et aussi conséquence du cultisme qui dans ce cas-là ne sert évidemment pas à ouvrir les yeux à H. Erickson.

Néanmoins, nous sentons que c'est là quelque chose d'important. C'est là en fait. C'est autour de cela que vont tourner toutes les associations de Freud qui vont mettre en valeur qu'Ima est bien loin d'être la seule en cause. Parmi les personnes qui personnes qui sont (sich streichen) il y'en a bien d'autres. Et en particulier il y en a deux qui sont là, et qui pour être symétriques n'en sont pas moins assez problématiques : la femme de Freud lui-même qui, à ce moment là (ce n'est pas dit dans le texte, mais on en fait état par ailleurs) est enceinte; et d'autre part une autre malade, qui est, si on peut dire, la malade idéale, parce que d'abord elle n'est pas une malade de Freud; et ensuite elle est assez jolie, et aussi certainement plus intelligente qu'Ima, dont on a plutôt tendance à noircir les facilités de compréhension. Et elle a aussi cet attrait qu'elle ne demande pas le secours de Freud, ce qui, de ce fait même, laisse souhaiter à Freud qu'elle puisse un jour le lui demander. Mais à vrai dire il n'en a pas grand espoir.

Bref, dans ce registre, la femme va très évidemment de l'intérêt professionnel le plus purement orienté, jusqu'à toutes les formes de virage imaginaire qui peuvent s'établir à travers une forme. Nous

voyons s'insérer dans cet éventail ces trois femmes, parmi lesquelles est impliquée la personne très évidemment très importante pour la situation du personnage de Freud : sa propre femme, dont nous savons à la fois l'importance extrême/^{du rôle/} qu'elle a joué dans la vie de Freud, dont le style d'un caractère tout à fait spécial d'attachement non seulement familial, mais conjugal; nous savons que l'attachement à sa femme était hautement idéalisé. Il ne semble pas pourtant, à travers certaines nuances, qu'on découvre, ^{qu'elle ait/} ~~qu'elle ait/~~ été sans lui apporter sur un certain nombre de plans instinctuels quelques déceptions?

C'est dans cet éventail que se situe la relation avec Irma. Irma apparaît comme un personnage qui a une valeur imaginaire qui se déploie. Il faut remarquer que tout ceci n'est retrouvé que grâce à des petits signes de modifications d'images d'Irma, et dans les associations dans la seconde partie, dans la partie interprétation du rêve. Dans la partie rêve, il y a seulement Irma.

Freud est tel qu'il est, parlant avec Irma, en psychothérapeute, d'une façon directe d'objets qui sont évidemment légèrement distordus par rapport à ceux qui sont l'objet actuel, réel, de leur débat. Les symptômes sont un peu modifiés, sans aucun doute. Tout ceci pose un certain nombre d'énigmes qui courent sur le sens profond dont il s'agit, celle d'un aperçu.

Mais dans la structure de ce qui se passe dans le rêve, nous avons ici l'ego de Freud, qui est parfaitement au niveau de son ego vigile.

L'objet dont il s'agit, Irma, est à peine distordue; mais ce qu'elle montre, elle le montrerait aussi bien si on y regardait de près à l'état de veille, si Freud analysait ses comportements, ses réponses, ses émotions, son transfert, (comme on dit), à tout instant, dans le dialogue avec Irma, il verrait tout aussi bien que derrière Irma il y a sa femme, amie assez intime, et aussi bien

- 19 -

la jeune femme séduisante qui est aussi à deux pas et ferait une bien meilleure patiente qu'Irma.

Nous sommes là à un premier niveau, où le dialogue reste en quelque sorte entièrement asservi aux conditions de la relation réelle, en tant qu'elle est justement elle-même entièrement engluée dans les conditions imaginaires qui la limitent, et font pour Freud, pour l'instant, la difficulté.

Ceci va très loin, jusqu'à ce qu'ayant ouvert la bouche de la patiente, ayant obtenu qu'elle ouvre la bouche - c'est de cela qu'il s'agit justement, dans la réalité, qu'elle n'ouvre pas la bouche - ce qu'il voit au fond est quelque chose dont il faut voir dans les associations le caractère, c'est un spectacle affreux, horrible, épouvantable, cette bouche avec toutes les significations d'équivalence que vous voudrez, qui semble aussi bien où tout se mêle et s'associe, dans cette image, les préoccupations habituelles, cette sorte de bouche dans laquelle on voit les cornets du nez recouverts d'une couche membrane blanchâtre. Vous voyez les condensations qu'il y a là! Ceci va de l'organe sexuel féminin, en passant par la bouche, jusqu'au nez, le nez ayant lui-même le sens extrêmement précis, c'est un mal dont souffre Freud, qui (juste avant ou après) se fait opérer lui-même (par Fliess ou un autre) des cornets du nez. Il y a là une découverte, horrible découverte!

Il n'est pas question de cela dans les symptômes réels de la patiente. C'est le spectacle d'horreur par excellence! C'est la chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face, du visage, les secrétats par excellence, la chair en tant qu'on sort tout ce qui en sort, au plus profond même du mystère, la chair en tant qu'elle est souffrante, qu'elle est informe, que

sa forme par soi-même est quelque chose qui provoque l'angoisse; c'est de cela qu'il s'agit dans cette vision d'angoisse, avec tout ce que comporte aussi d'identifications d'angoisse; dernière révélation le "tu es ceci", "tu es ce qui est le plus loin de toi, tu es ce qui est le plus informe, le plus impossible à révéler". Devant cette révélation du type "Manet, tecol, faros" que Freud arrive au sommet de son besoin de voir, de savoir, de chercher dans ce dialogue, au niveau strict du dialogue de l'ego avec l'objet.

Voilà où nous arrivons.

Ici, M. Erickson fait une remarque qui, je dois dire, est excellente: "Normalement un rêve qui aboutit à ça cela doit provoquer le réveil. Pourquoi ne se réveille-t-il pas?... Parce que c'est Freud! C'est un dur!..."

Moi, je veux bien : c'est un dur. Comme son ego est coincé malade devant ce spectacle, il régresse, cet ego; et toute la suite de l'exposé est pour nous dire que cet ego régresse. Alors il y a toute une théorie des différents stades de l'ego, dont je vous donnerai connaissance. C'est toujours intéressant. Il y a un ego qui progresse de la confiance sur une base de méfiance, à toutes sortes d'évolutions. Du côté de l'adolescence, il s'agit d'une opposition.

l'initiative.

Lacan C'est l'un de ce qu'on a d'initiative quand on est petit.

Et après une certaine intégration.

Lacan L'intégration s'opposant à la diffusion des rôles. Ce serait la caractéristique de l'adolescence. Je ne dis pas que ce soit faux.

Et après l'identité du moi, à partir du moment où l'adulte a vu par la conscience; et d'autre part une école d'intégrité qu'il

puisse réussir; il veut éviter deux termes qui au fond se rattachent^{nt} à la génération.

Il y a là l'invention du mot "générativité", pour être le maximum de la plénitude adulte, c'est-à-dire le moment où on a envie d'engendrer des enfants.

On arrive ensuite à cette intégrité de l'âge du déclin, qui aurait affaire comme à son pôle d'opposition à quelque chose que j'ai assez apprécié : une "disgust".

Il semble qu'il y a entre les deux une espèce d'opposition.

J'objecterai volontiers au cher M. Erickson que le sentiment d'intégrité s'accommode assez bien du corrélatif contemporain et ne s'en porte pas plus mal. Ce sont des arusettes psychologiques certainement fort instructives, mais à la vérité qui me paraissent aller contre l'esprit même de la théorie freudienne. Car, enfin, si l'ego est en effet cette sorte de succession d'émergences, de formes, le fait de double face de bien et de mal, de réalisations et de modes d'irrélisations, qui en constitueraient le type, on voit mal ce que je viens faire là-dedans, une découverte de l'histoire du sujet qui, si vous me permettez de l'imager et de forcer la note contraire, fait au contraire dans 1.000, 2.000 endroits des écrits de Freud, nous devons considérer le moi comme étant la source des identifications du sujet avec tout ce que ~~xxxxx~~ ceci peut comporter de plus radicalement contingent. Et pour tout dire, en fait, littéralement, la superposition des différents niveaux empruntés à ce que j'appellerai le bric-à-brac de son magasin d'accessoires.

Qu'est-ce que l'expérience nous montre? Est-ce que vous pouvez vraiment, vous autres analystes, en toute sincérité, authenticité, m'apporter comme témoignages de ces superbes développements typiques de l'ego des sujets? Ce sont des histoires pour

Quand on nous raconte la façon dont se développe somptueusement ce grand arbre, l'homme, qui à travers son existence triomphe des épreuves successives, grâce auxquelles il arrive à ce merveilleux équilibre! C'est tout à fait autre chose, une vie humaine! J'ai déjà écrit cela autrefois, à propos de tout autre chose, dans mon discours sur la psychogénèse. Mais il convient de le répéter.

Qu'est-ce que nous voyons? Est-ce vraiment d'une régression de l'ego qu'il va s'agir au moment où Freud va éviter ce réveil? Qu'est-ce que nous voyons?

A partir de ce moment-là, plus question de Freud. Lui-même a appelé le professeur M. au secours, parce qu'il y perd son latin. Ce n'est pas pour autant qu'on va lui en donner au autre meilleur, de latin. Car à partir de ce moment ce que nous voyons est ceci :

Les trois clowns qui sont là : le docteur M. (= personnalité prédominante au milieu, comme il l'appelle. Je n'ai pas identifié qui c'est), un type tout à fait estimable dans la vie pratique. Il n'a certainement jamais fait beaucoup de mal à Freud. Mais simplement il n'est pas toujours de son avis, et Freud n'est pas homme à admettre ça d'une façon extrêmement aisée. Puis il y a Otto. Et le camarade Léopold, qui a un avantage principal aux yeux de Freud, c'est qu'il donne le pion au camarade Otto. Aux yeux de Freud, ça lui fait un mérite considérable. Il le compare à l'inspecteur Bräsig et à son ami Karl. L'inspecteur Bräsig est un type futé et malin, mais qui se trompe toujours, parce qu'il croit de regarder bien les choses. Le camarade Karl, qui est là à côté, le remarque : ce n'est pas ça. Et l'inspecteur Bräsig n'a plus qu'à suivre.

Avec ce trio, nous voyons s'établir autour de la petite Irma une espèce de dialogue à batons rompus, qui tient plutôt du jeu

- 23 -

des propos interrompus. On dirait même presque de quelque chose qui n'est pas tout à fait loin du dialogue bien connu des sourds.

Je résume, car tout cela est extrêmement riche. Autour de cela, sont apprises toutes les associations qui nous montrent la véritable signification.

Freud va pouvoir y voir qu'à la suite de cela il est innocenté de tout :

1°) il rapporte tout ce qu'on veut, et toutes sortes de choses qui, si elles sont vraies, innocentent Freud à la façon dont nous le disions tout à l'heure, du seau percé qu'on a rendu.

2°) Ils le font d'une façon si ridicule qu'évidemment n'importe qui apparaîtrait un dieu auprès de pareilles machines à absurdité.

3°) Ce que nous voyons est que ce dont il s'agit c'est de personnages qui sont tous significatifs, précisément de ce dont tout à l'heure je vous disais de personnages de l'identification auxquels réside la formation de l'ego.

Le docteur M. répond à quelque chose qui a été tout à fait capital pour Freud : son demi-frère Philippe, celui dont je vous disais - en un autre contexte - que c'est le personnage tellement essentiel pour comprendre le complexe oedipien de Freud. A savoir que si Freud a été introduit à l'Oedipe d'une façon aussi décisive pour l'histoire de l'humanité, c'est évidemment qu'il avait un père, lequel, d'un premier mariage, avait déjà deux fils : Emmanuel et Philippe, d'un âge voisin, à trois années près, mais qui étaient déjà en âge d'être chacun le père du petit Freud Sigmund, né lui d'un père qui avait exactement le même âge que le dit Emmanuel. Cet Emmanuel a été pour Freud l'objet d'horreur par excellence. On a cru que toutes les horreurs étaient concentrées sur lui; à tort, car

Philippo en a pris sa part. C'est lui qui a fait coiffer la bonne vieille nourrice de Freud à laquelle on attache une importance démesurée, les culturalistes ayant voulu annexer Freud au catholicisme, (ce qui est une drôle d'idée), par son intermédiaire

Il n'en reste pas moins que les personnages de la génération intermédiaire ont joué un rôle considérable. Et que c'est une forme particulièrement supérieure qui permet de concentrer les attaques agressives contre le père, sans trop toucher au père symbolique, qui lui est vraiment dans un ciel qui nécessairement n'est certainement pas celui de la sainteté, mais qui du point de vue fonction symbolique a son extrême importance, père symbolique qui reste intact grâce à cette division des fonctions.

En effet, nous voyons donc se produire ceci : le docteur K. représente ce personnage idéal constitué par cette pseudo-image paternelle, ce père imaginaire. Otto est tout à fait corrélatif de ce personnage à la fois familier et proche intime, qui est à la fois ami et ennemi, qui d'une heure à l'autre devient d'ami ennemi, qui a joué un rôle constant dans la vie de Freud. Léopold, à l'intérieur de cela, joue le rôle du personnage utile pour contrer toujours le personnage de cet ami-ennemi, de cet ennemi chéri, qui lui est si familier.

Nous voyons donc là, dans une toute autre triade, mais elle est dans le rêve. L'interprétation de Freud nous sert à en comprendre le sens. Mais quel est son rôle dans le rêve ? Elle est de jouer avec la parole, et la parole dans toute sa valeur décisive, on cette occasion, et judicative, avec la loi, avec ce qui tourmente Freud : "Ai-je tort ou raison ?" "Où est la vérité ? Quel est le sort du problème ? Où est-ce que je suis situé ?"

Freud a bien raison de l'interpréter comme cela. Mais ce que

5025rEnant/
 nous voyons c'est aussi en/symbolisant ce qui se passe à
 partir de ce moment-là.

Nous avons vu la première fois, avec l'ego d'Irma trois personnages féminins, dont Freud dit qu'il y a là une telle abondance de recoupements de tout ce qui se passe, à propos de ces trois femmes, qu'à la fin les choses se nouent, et qu'on arrive à je ne sais quel mystère.

Quand nous analysons ce texte, il faut tenir compte de ce qui est dans le texte tout entier, y compris ce qu'il y a dans les notes. A cette occasion, il va parler du fait que c'est ce point des associations où le rêve prend son insertion dans l'inconnu, où c'est ce qu'il appelle son orbile.

C'est là que nous en sommes restés avec la fin de la première étape. Nous sommes arrivés à ce quelque chose qu'il y a derrière ce trio mystique. Je dis mystique parce que nous en connaissons maintenant le sens : les trois formes, les trois sœurs, les trois coffrets. Freud nous en a depuis longtemps démontré le sens, le dernier terme et le sens c'est : la mort, tout simplement.

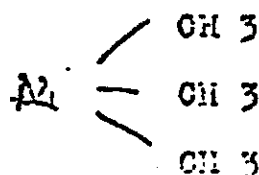
C'est bien de cela qu'il s'agit. Car nous le voyons même apparaître au milieu du vacarme des paroles dans la seconde partie. L'histoire de la rembrance dyphtérique est directement liée à la menace portée deux ans auparavant sur une des filles de Freud, à propos de la terrible menace, qui a été extrêmement loin, Freud a senti la valeur comme d'un châtiment pour une maladresse thérapeutique qu'il a commise lui-même, en donnant trop d'un médicament, normalement le sulfonal, à une de ses patientes, ne sachant pas que l'usage continu du sulfonal n'était pas sans effets nocifs. Et il a cru voir là le prix payé de sa faute professionnelle.

Voyons donc ce qui se passe. Dans la seconde partie, les

trois personnages qui jouent entre eux ce jeu dérisoire de se renvoyer la balle à propos de la question fondamentale, cette question qui d'autre part est étroitement liée pour Freud : 7/) à la question : quel est le sens de la névrose? ^{C'est :/} Quel est le sens de la cure? Quel est le bien-fondé de sa thérapeutique des névroses ? Et derrière tout cela le Freud qui rêve en étant un Freud qui cherche la clé du rêve, et pour quoi la clé du rêve doit être la même chose que la clé de la névrose et la clé de la cure.

Que voyons-nous se produire? De même qu'il y a eu dans la première étape une sorte d'acmé, où est apparu brusquement un sorcier, une révélation d'apocalypse de ce qui était là, dans la seconde partie, à un moment qui se caractérise sur deux plans différents très curieux; d'abord nous savons immédiatement "unmittelbar" fait allusion à ce quelque chose qui ~~l'~~est la caractéristique de la conviction délirante : tout d'un coup, vous savez que c'est ^{ce/}lui-là qui vous en veut; tout d'un coup ils savent que c'est Otto le coupable : il est le coupable, parce qu'il a fait une injection : on cherche ..propyle...propylène...A ceci s'associe toute l'histoire infiniment comique du jus d'ananas, dont la vieille Otto a fait cadeau à la famille. On a débouché, ça sentait ce qu'on appelle une odeur de richichi...On dit "en va le donner aux domestiques". Mais Freud quand même "plus humain" dit-il, dit gentiment "mais non, eux aussi ça pourrait leur faire du mal".

De tout cela, il sort ceci, écrit en caractères gras, au-delà de ce vacarme des parades, c'est la "Manet, tezel, fares" de la Bible : la formule du triméthylamine. Je vais vous écrire cette formule :



Cela éclaire tout, parce que triméthylamine ça bougeait beaucoup du côté de Fliess pour des histoires de métabolisme sexuel; on a beaucoup parlé d'un tas de choses les derniers temps.

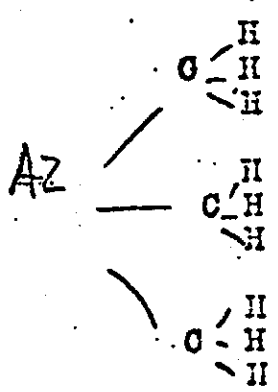
Je n'ai pas besoin de relire le passage qu'a lu Vallabrega. Ce rêve prend son sens non seulement dans la recherche de Freud : qu'est-ce que le sens du rêve, mais'il peut continuer de se poser la question, c'est parce qu'il se demande si tout cela communique avec Fliess et la triméthylamine. Dans les élucubrations de Fliess, cela joue un rôle, à un moment, à propos des produits de décomposition des produits sexuels. En effet (je me suis informé) la triméthylamine est un produit de décomposition du sperme, c'est ce qui donne son odeur ammoniacale quand on le laisse se décomposer à l'air. Il suffit de savoir qu'il lui donnait un rôle.

L'important est que le rêve, qui a culminé une première fois alors que l'ego était là, sur cette image horrifique, culmine la seconde fois, - alors que quelque chose est là que nous ne pouvons pas identifier autrement que la parole, en tant que telle, en tant qu'on dit ce qui se dit, la rumeur universelle - dans une formule écrite, avec son côté "manet, tacet, facies" écrit sur la muraille, et vient là à la fin du rêve, dont je dirai que nous ne pouvons pas y lire autre chose.

Comme un oracle, elle ne donne bien entendu pas la réponse à quel que ce soit, à la question fondamentale qui est celle qui fait que ce rêve que Freud a été choisi comme exemple éminent, donnant la solution du sens du rêve, et qui est en effet la question du sens du rêve. On ne peut pas dire qu'elle donne la réponse. Mais la façon énigmatique même dont elle donne cette réponse, - à savoir sous la forme de formule avec tout son caractère hermétique, est la véritable réponse à la question du sens du rêve.

Je dirai qu'en peut la calquer sur la formule de la shheranda islamique : "il n'y a d'autre Dieu que Dieu" : "il n'y a d'autre mot, comme solution à votre problème, que le mot "Aluxpahlina"x

Et le mot du problème est ceci précisément que le mot est alors guidé par cela, nous pouvons même nous pencher sur la structure de ce mot, qui se présente là sous une forme éminemment symbolique, puisqu'il est fait de signes sacrés. Nous pouvons les retrouver, le regarder :



Ces trois que nous retrouvons toujours, c'est là que dans le rêve est l'inconscient : ce qui est en dehors de tous les sujets, mettons la structure du rêve nous montre assez que ça n'est pas l'ego pur et simple du rêveur, que ça n'est pas Freud en tant que Freud continuant à sa conversation avec Irma, c'est Freud au moment où il a traversé le moment d'angoisse majeure où le moi s'identifie au tout sous sa forme la plus inconstituée, la plus horrible, où il s'est littéralement évadé, où, comme il l'écrit lui-même, il a fait appel tout d'un coup, au congrès de tous ceux qui savent; tout d'un coup ils s'est évanoui, résorbé, aboli derrière eux. Et quelque chose d'autre, une autre voix prend la parole, qui est celle-ci : (appelons-là comme vous voudrez) il est facile de s'aruser de ce qui est l'alpha et l'oméga de la chose. Mais même nous appellerions l'azot N, que le "nemo" nous servirait quand même, encore, la même chose, mais dans la désignation de sujet hors du sujet. Mais il est

- 29 -

quand même là, pour désigner toute la structure du rêve. Ce que nous montre le rêve est ceci :

Ce qui est en jeu dans la fonction du rêve est en quelque chose qui est au-delà de l'ego qui dans le sujet est du sujet et n'est pas du sujet : l'inconscient, en d'autres termes.

Peu nous importe à ce moment-là que nous puissions nous souvenir que c'est cette ~~injection~~ injection faite par Otto, et faite avec une seringue qui est sale. On peut beaucoup s'amuser sur cette seringue d'un usage familial, en allemand cela s'accompagne de toutes sortes de résonances données en français par : gicler. Nous savons en effet assez l'importance, par toutes sortes de petits indices dans la vie de Freud, de ce qu'on peut appeler l'érotisme urétral.

Un jour que je serai bien luné, je vous montrerai que jusqu'à un âge avancé Freud a eu de ce côté-là quelque chose qui fait nettement écho au souvenir de son urination dans la chambre de ses parents - à laquelle Erickson attache tellement d'importance et nous fait remarquer que sans aucun doute il y avait là un petit pot de chambre; qu'il n'a pu faire pipi par terre - Freud ne précise pas, il ne dit pas s'il l'a fait dans le pot de chambre maternel ou sur le tapis ou le simple parquet. (Mais ceci est de second ordre).

L'important est que ce rêve nous montre combien c'est essentiel dans le registre de la communication symbolique d'une parole qui a à passer, quelle qu'elle soit, que se produise le courant essentiel de ce qui se passe au niveau de tout ce qu'on peut appeler les symptômes analytiques, à proprement parler. A l'intérieur de cela, se rencontre toujours le double obstacle : la résistance de quelque chose qui est à traverser, ce que nous appellerons provisoirement pour aujourd'hui (parce qu'il est tard) l'ego du sujet et son image. Et que sans aucun doute tant que ces deux interpositions offrent une

suffisante résistance, elles s'illuminent, si je puis dire à l'intérieur de ce courant, elles phosphorescent, elles fulgurent.

C'est le principe que toute cette phase originelle du rêve, pendant lequel Freud est là sur le plan de la résistance, en train de jouer avec sa patiente; et il y a un moment, parce qu'il a dû aller assez loin, où ça cesse. En effet, il n'a pas tout à fait tort, E. Erickson, c'est bien parce que Freud est actuellement pris par une passion telle que de savoir ce qui fait la véritable valeur inconsciente de ce rêve, quels que soient ses échos primordiaux et infantiles, cette recherche du mot, est affrontement direct à la réalité secrète, significative du rêve, cette recherche de la signification comme telle, qui fait qu'à un moment, et sous la forme où Freud peut la voir apparaître à ce moment originel de naissance de sa doctrine, où tout est encore dans le chaos. C'est au milieu du chaos de tous ses confrères, de tout le consensus de la république de ceux qui savent, qu'il laisse passer, symbolisée dans son rêve, se manifester cette espèce de loi contradictoire - et ainsi ~~xxxxxxxx~~ est rassurante; parce que si personne n'a raison, tout le monde a raison. - C'est au milieu de cela que le sens du rêve se révèle, qui est essentiellement qu'il n'y a pas d'autre mot au rêve que ceci qui est de la nature du symbolique, et que cette nature du symbolique ne se révèle que dans quelque chose que je veux à la fin de ce texte poser, pour lequel je veux ici aussi introduire, pour vous servir de repère :

Les symboles n'ont jamais que la valeur de symbole, qui est quelque chose que nous pouvons désigner comme étant la caractéristique de ce qui se passe dans le mot de franchissement de la seconde partie du rêve.

Dans la première partie, vous avez vu ce qui arrive, et elle est la plus chargée en raison d'un imaginaire. Elle est là, bien tout entière.

A la fin du rêve, il entre quelque chose que nous pourrions au premier abord appeler "la foule". C'est une foule structurée, comme la foule freudienne. Mais j'aimerais mieux vous introduire un autre terme, que je vais laisser à votre méditation, c'est celui-ci, avec tous les doubles sens qu'il peut comporter : l'imitation des sujets. Évidemment, les sujets entrent et se mêlent des choses. Cela peut être le premier sens. L'autre chose est ceci que nous devons toujours chaque fois qu'il s'agit d'un phénomène inconscient, considérer que dès lors que c'est dans un plan symbolique comme tel, et dans un plan symbolique qui donne tel nous devons considérer comme décentré par rapport à l'essence psychologique du sujet, et tant est que ça existe, que ça se passe toujours en un point qui ne peut jamais se situer que comme je vous l'ai dit toujours que la parole se situe : entre deux sujets. Et pour autant, en partie, du moment où la parole vraie émerge, et fait des deux sujets deux sujets si différents, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ce qu'ils étaient avant la parole; bien que ceci ne veut rien dire, car ils ne commencent à être constitués comme sujets de la parole qu'à partir du moment où la parole existe, et il n'y a pas d'avant. La parole est toujours un médiateur entre deux sujets.

(applaudissements)